

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

COSY CHRISTMAS MYSTERY
RETOUR À ST MARY HILL

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Toi seul

Les Rêves de nos mères

Les Cendres sous les coquelicots

Les Heures incertaines

CARINE PITOCCHI

COSY CHRISTMAS MYSTERY

RETOUR À ST MARY HILL

Roman



Playlist

The Fray *The collection* 2012, *Scars and Stories* 2012, *Helios* 2014.

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2023.
© À vue d'œil, 2024, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0718-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À Agatha Christie et Louisa May Alcott
Aux belles histoires
À ce qui rassemble
À la magie de Noël
À vous...

Les tout premiers mots de l'autobiographie d'Agatha Christie sont dédiés à la demeure ayant abrité les doux jours de son enfance : « Ashfield, ô ! ma chère maison, mon nid, mon gîte. Le passé t'habite... Ô ! ma chère maison. »

AGATHA CHRISTIE

« Très haut dans le ciel sont mes aspirations les plus élevées. Il se peut que je ne sois pas en mesure de les atteindre, mais je peux regarder en haut pour voir leur beauté, croire en elles et tenter de les suivre. »

LOUISA MAY ALCOTT

1.

Plantée devant le rayon surgelés de la minuscule supérette de St Mary Hill, Jo-Ann s'interrogeait sur la manière dont elle en était arrivée là. Dehors, la neige tombait sans discontinuer – ce qui contribuait largement à lui plomber encore plus le moral. Elle jeta un œil à son smartphone : déjà quinze minutes qu'elle fourrait dans son panier à roulettes tout un tas de trucs en vue de son installation. Le compteur du taxi tournait et, si elle ne se bougeait pas, cette histoire lui coûterait une fortune – fortune dont elle se savait désormais dépourvue.

Une bouffée de haine pure la prit aux tripes. C'était une colère froide, sourde, persistante, en rapport avec son « superconnard » d'ex – connard tout court était largement insuffisant pour qualifier Andrew Flexton. Elle se le répétait tel un mantra : « connard, connard,

connard », l'associant le plus souvent à « traînée, garce, pouffiasse » – elle n'était pas encore fixée sur le choix du qualificatif à coller à Minette Harper... Et parce que deux n'allant jamais sans trois, « cocue » apparaissait comme le dernier parfait élément de cette Sainte Trinité de la trahison.

Elle fixa son attention sur les paquets de steaks hachés. Six ans qu'elle n'avait plus mangé de viande ! Connard l'ayant convertie pour son *bien*. Une furieuse envie d'un vrai burger s'empara d'elle. Un besoin irrésistible de chair bien sanguinolente, sans doute en lien avec les pulsions meurtrières qu'elle avait ces derniers temps. Décidée, elle ouvrit rageusement la porte vitrée du congélateur pour s'emparer du plus gros des paquets de steaks, qu'elle comptait bien s'enfiler crus – à la barbare.

Derrière la caisse, une jeune fille coiffée de nattes l'accueillit d'un bonjour aimable. Jo-Ann, lunettes de soleil sur le nez et casquette sur le crâne, déposa sur le tapis ses courses sans répondre. Totalemment à côté de

la plaque en plein mois de novembre, mais c'était ce qu'elle avait trouvé de mieux pour passer inaperçue, puisque son visage, celui de connard et celui de traînée s'épalaient dans tous les tabloïds du pays depuis une semaine. Si seulement Meghan et Harry pouvaient sortir une bombe dont ils avaient le secret... Jamais présents quand on en avait besoin, ces deux-là !

Les derniers exemplaires du *Sun* trônaient en bonne place, pile devant la caisse. Un titre tapageur en lettres immenses annonçait : « Jo-Ann Brown, la disparition. » Elle n'avait pas disparu, elle était juste partie sans rien dire à personne. Et depuis, toute la BBC la cherchait partout. La série la plus regardée du Royaume-Uni venait de perdre sa principale scénariste – autant dire qu'au studio, ça paniquait sévère, surtout depuis il n'y avait plus de texte à tourner.

– Qu'ils aillent se faire foutre ! marmonna-t-elle.

– Pardon ? demanda gentiment la caissière.

– Rien, désolée.

Jo-Ann paya et entreprit de remplir le sac en papier que lui avait fourni la fille. Trop juste, évidemment.

– Il m'en faudrait un encore.

L'autre commença à dresser l'inventaire de tous les emballages disponibles – écologiques, recyclés, en fibre de coco...

– Plastique ! fulmina Jo-Ann. Du bon vieux plastique, bien polluant ! Vous auriez ça ?

L'employée lui jeta un regard étonné ; plus personne ne voulait de plastique, au XXI^e siècle. Encore une cinglée ! Avec précaution, elle lui proposa un grand contenant isotherme.

– C'est ce que j'ai de moins biodégradable, dit-elle en le lui tendant du bout des doigts.

– Parfait ! J'adore quand ça ne se dégrade pas ! Le non-dégradable, c'est la vie !

Mon Dieu qu'est-ce qui lui prenait, à la fin, de raconter n'importe quoi comme ça ? Elle convint de la boucler jusqu'à la sortie du magasin et quitta les lieux.

– Vous avez trouvé ce qu’il vous fallait ?
l’interrogea le taxi en lui ouvrant le coffre.

– Oui, oui...

La nuit était tombée, mais Jo-Ann ne quittait pas ses lunettes.

– Vous y verriez mieux sans, indiqua le chauffeur installé derrière son volant.

– Ce sont des lunettes de vue, j’ai perdu les autres, mentit-elle.

Il hocha la tête, manifestement convaincu par son explication.

– Nous sommes presque arrivés à destination.

– Je sais, répondit-elle avec agacement.

– Vous êtes du coin ?

Elle retint le *malheureusement* qui lui brûlait les lèvres pour se retrancher dans un silence buté. Le chauffeur n’en prit pas ombrage ; sa passagère était probablement une excentrique ou quelque chose du genre. Il l’avait trouvée nerveuse depuis qu’il l’avait prise en course à la gare.

Ils entrèrent dans le centre d’un petit village où les cottages s’alignaient derrière

des jardins recouverts d'une belle couche de blanc. Ils tournèrent à gauche, puis le taxi s'arrêta devant un portillon en bois largement entravé par la neige. Jo-Ann descendit de la voiture et, constatant qu'elle allait devoir pelleter pour entrer, se demanda si elle ne devrait pas plutôt opter pour l'hôtel, lorsqu'une petite voix lui chantonna à l'oreille : « Darling, tu n'en as plus les moyens, tu es ruinée ! Roy, ton merveilleux conseiller fiscal recommandé par *superconnard*, t'a mise sur la paille... »

– Chier ! lâcha-t-elle entre ses dents.

– Je vais vous aider, fit le chauffeur en arrivant près d'elle.

Elle avait les larmes aux yeux. Bien cachée derrière ses verres teintés, elle fournissait un effort colossal pour ne pas craquer, là, devant la maison de son enfance. Le taxi emprunta une pelle laissée dans le jardin voisin pour dégager l'entrée.

– Voilà, ce n'était pas si difficile.

– Merci, souffla-t-elle.

Restait encore à couvrir la distance entre

la route et la maison. Le chemin étant lui aussi recouvert de trente bons centimètres de poudreuse fraîche. Avisant ses Converse à ses pieds, Jo-Ann grimaça.

– Personne ne vous attend ? déplora le chauffeur.

– Non, ni ici ni ailleurs.

Sous le halo de l'éclairage, elle vit distinctement une expression de pitié se peindre sur le visage de l'homme et, une nouvelle fois, elle se mordit la lèvre pour ne pas pleurer.

– Ça va, j'adore la neige, prétendit-elle.

Si elle était douée pour raconter des histoires, elle l'était nettement moins quand il s'agissait de jouer les actrices.

– Je vous aurais bien apporté vos bagages jusqu'à la porte, mais j'ai un client qui m'attend.

– Pas de problème, ronchonna-t-elle.

Elle le paya, le regarda s'éloigner, puis, telle une mule prête à endurer l'ascension du Machu Picchu, s'enfonça, elle, ses chaussures en toile et son jean, jusqu'aux mollets dans la neige.

Dans la maison d'à côté, les sœurs McPherson regardaient par la fenêtre la petite Brown rentrer au pays.

– La pauvre ! se désespéra Judith. Elle n'a pas l'air d'aller bien.

– Comment elle pourrait aller bien ? demanda sa sœur Violette.

Les septuagénaires observèrent Jo-Ann faire des allers-retours dans l'allée pour rentrer toutes ses affaires.

– On pourrait peut-être descendre l'aider ? Violette secoua la tête.

– J'ai dans l'idée qu'elle n'a pas envie d'être vue. Et en quoi deux vieilles comme nous lui seraient-elles utiles ? Avec mes pauvres genoux et ton arthrose...

– Nous ne sommes pas si mal fichues que ça...

Violette tapota patiemment le bras de son aînée.

– Non, ce qu'il faudrait à cette petite, c'est l'aide du pasteur.

Elles échangèrent un regard entendu.

– Tu crois qu'elle sait qu'il est rentré ?